

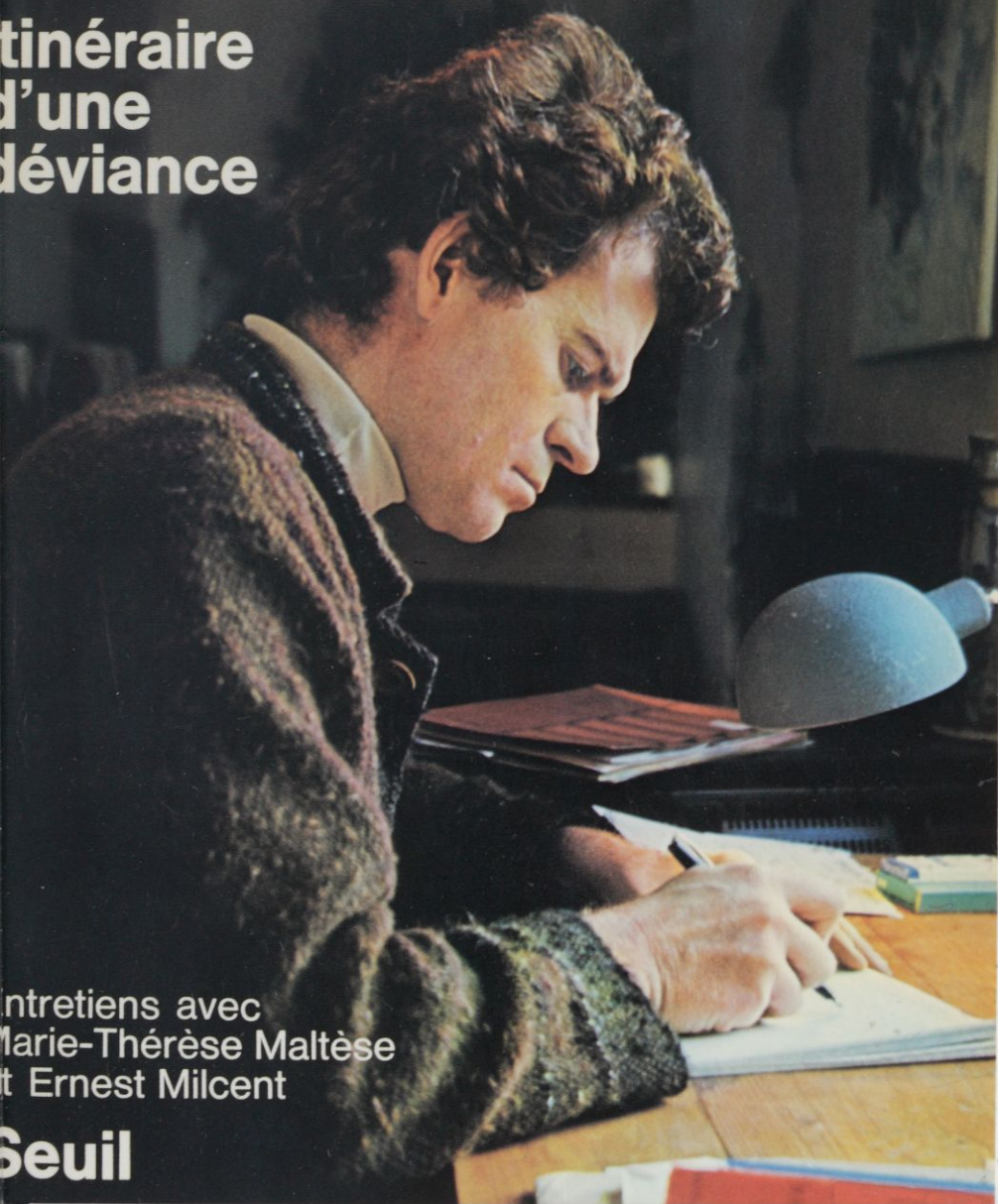
BERNARD BESRET

De commencement en commencement

itinéraire
d'une
déviance

entretiens avec
Marie-Thérèse Maltèse
et Ernest Milcent

Seuil



DE COMMENCEMENT
EN COMMENCEMENT

DE COMMENCEMENT
EN COMMENCEMENT

4810

16°R

17810

DL--9 3 1976-05460

A

DES MÊMES AUTEURS

BERNARD BESRET

Incarnation ou Eschatologie ?

Le Cerf, 1964

Libération de l'homme

Desclée de Brouwer, 1969

Propos sur la liturgie

L'Epi, 1970

Clefs pour une nouvelle Eglise

Seghers, 1971

« Lettres aux communautés »
dans Les communautés de base

Grasset, 1973

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE ET
ERNEST MILCENT

L'Avenir de Dieu

Grasset, 1974

BERNARD BESRET

20
21

DE
COMMENCEMENT
EN
COMMENCEMENT

Itinéraire d'une déviance

ENTRETIENS AVEC
MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE
ET ERNEST MILCENT

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

BERNARD BELLET

ÉDITIONS DU SEUIL

1976

DE

COMMENTAIRE

EN

COMMENTAIRE

l'industrie d'aujourd'hui



ISBN 2-02-004369-6.

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1976.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

A celui qui se lève vraiment, il
faudra toujours se lever ; à celui
qui court vers le Seigneur, ne
manquera jamais un vaste espace.
Ainsi celui qui monte ne s'arrête
jamais, allant de commencement
en commencement, par des com-
mencements qui n'ont jamais de
fin.

Grégoire de Nysse,
Commentaire du Cantique.

A celui qui se lève vraiment, il
sauts toujours se lève : à celui
qui court vers le salut, se
manquent jamais un vaste espace
Ainsi celui qui monte ne s'arrête
jamais, sinon de couramment
en commençant, par des com-
mencements qui n'ont jamais de
fin.

Grégoire de Nysse.
Commentaire du Cantique.

Introduction

*L'Avenir de Dieu*¹ fut notre lieu de rencontre avec Bernard Besret. A l'époque où nous écrivions ce livre, il avait accepté de répondre à nos questions sur la communauté de Boquen. Quand il quitta notre amicale réunion, nous éprouvions le regret de ne pas disposer du temps nécessaire pour aller plus loin avec cet homme, moine et prêtre. Bernard Besret n'osait parler de Dieu : « Je tremble quand je dois répondre à des questions sur Dieu », nous disait-il, comme s'il craignait de nous induire en erreur, comme s'il avait peur de percevoir cet immense amour de Dieu sans pouvoir le faire partager. Mais il allait de l'avant, s'offrant à la critique des autres et à sa propre critique, soucieux d'abord de vérité.

Ainsi nous est apparu Bernard Besret, la première fois que nous l'avons rencontré. Et puis le hasard a fait que ce livre se réalise. Nous le souhaitons. Il nous a permis de retracer le cheminement d'un homme qui se veut disciple de Jésus de Nazareth et qui prend pour cela le risque d'être incompris et même parfois rejeté.

La première fois que nous sommes venus à Boquen, il était tard dans la nuit. Bernard nous attendait. Il était heureux de nous accueillir, nous allions concrétiser un projet dont nous parlions depuis plusieurs mois ; l'interview commencerait le lendemain.

Au matin, nous n'avons pas retrouvé le même Besret. Cet homme de quarante ans, cassé, ne comprenait pas ce qui lui arrivait ; à Boquen, qui se voulait lieu de rencontre et de fraternité, les animateurs se déchiraient entre eux et le

1. Grasset, 1974.

contestaient. A considérer ce qui aurait pu être et n'avait pas été réalisé, Bernard s'abandonnait au regret, à l'angoisse, au désespoir. Il ne savait plus où il en était.

Les mois suivants, les développements de ce que la presse appelait « la crise de Boquen », l'atteignaient au plus profond de lui-même. Mais l'interview au gré de nos possibilités communes, se poursuivait. Elle se termina deux années plus tard à Plougrescant, dernier lieu où, face à la mer, Bernard Besret s'est mis « sur la touche » pour reprendre souffle. A Plougrescant, nous avons trouvé un homme qui avait déposé le personnage dans lequel beaucoup de ses amis voulaient l'enfermer. Cette transformation nous a d'abord décontenancés. Un moment, nous avons craint de ne plus retrouver le même homme. Cette impression était fautive. Après quelques mois de réflexion, Bernard a écrit le dernier chapitre de ce livre en réponse à notre dernière question : « Et maintenant ? ». Nous y avons retrouvé l'homme que nous avons reconnu à notre première rencontre, qui se veut copie non conforme d'un disciple de Jésus de Nazareth, qui tremble lorsqu'il ose parler de Dieu aux autres et accepte de se faire brûler au feu de la vérité. Il n'a pas de réponse toute faite, et renvoie à leurs propres questions ceux qui l'interrogent ; comprenez qui peut.

Cette interview est le cri d'un être qui rêvait d'une vie épanouie au creux de la forêt bretonne et que les temps, parce qu'il refusait d'ignorer l'appel des hommes, ont bouleversé. Elle fait revivre son chemin, semé d'erreurs et de réussites, de reculs et d'avancées, de peines et de joies, de larmes et de rires. Un chemin sans doute proche de celui de chacun.

Ne faut-il pas entendre tout ce qui se cherche dans la sincérité, même si nous ne discernons pas toujours l'aboutissement des chemins.

*Ernest Milcent,
Marie-Thérèse Maltèse.*

Le Boquen de dom Alexis

BERNARD BESRET : Ce n'est pas l'Évangile, que j'ignorais, qui m'a attiré à Boquen, mais le sentiment qu'il s'y vivait une aventure spirituelle. Bien sûr, elle se formulait dans des catégories chrétiennes et même catholiques. Mais, à l'époque, pour moi, cela n'avait pas d'importance. Très vite cependant, cela n'a plus été vrai parce que mon entrée à Boquen a provoqué en moi un phénomène de conversion. J'ai basculé. Jusque-là, je refusais tout du catholicisme parce que je n'en connaissais que des formes sclérosées, obscurantistes... Et tout à coup, le choc spirituel de la rencontre avec Boquen, la perception qu'il y avait là une voie possible, m'a fait accepter globalement l'enseignement de l'Église. Il me restait une sorte de mépris à l'égard de l'institution Église. Si vous voulez, je faisais miennes des phrases comme celle de Maritain qui disait : « Même si c'est dans le merdier que se trouve la perle précieuse, eh bien ! j'irai dans ce merdier... » Parce que j'avais trouvé une voie qui me paraissait vitale, j'ai accepté les formes dans lesquelles elle était présentée. J'ai accepté l'eucharistie et des tas de choses qui m'étaient alors totalement étrangères. Et très vite, dans les cahiers que je tenais, je me suis exprimé dans un langage tout à fait chrétien.

Il ne faudrait pas croire que cette évolution était inéluctable. Imprégné comme je l'étais des idées d'Huxley et de Gandhi, si j'avais rencontré un ashram, je m'y serais peut-être intégré de la même façon...

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Ta conversion, comme tu dis,

c'était quoi, une illumination, une rencontre brutale avec Dieu, ou l'aboutissement de toute une recherche ?

BERNARD BESRET : J'avais déjà été sensibilisé au problème de Dieu, à travers les livres d'Huxley. Mais en arrivant à Boquen, j'ai changé de registre. Jusque-là, je tenais sur Dieu un discours assez théorique de lycéen tout imprégné de son auteur préféré au point de casser les pieds à ses copains en le citant constamment. A Boquen, c'était différent, je trouvais la possibilité de réaliser concrètement ce dont je rêvais. C'est ce changement de registre qui a entraîné ma conversion au catholicisme. En effet, si je voulais participer à la vie de la communauté, à ses célébrations — et je le voulais —, il me fallait entrer dans son univers, me confesser, assister aux offices, etc. De la petite expérience religieuse de mon enfance, j'avais gardé une répugnance très forte pour toutes ces pratiques, mais sous le choc de ma rencontre avec Boquen toutes mes réticences sont tombées. A partir de ce moment-là, non seulement j'ai accepté, mais j'ai trouvé ma joie à entrer dans n'importe quelle église, à m'y laisser pénétrer par son atmosphère un peu feutrée, par l'odeur d'encens, j'étais comblé de happer une messe basse au passage... toutes attitudes dont j'ai découvert plus tard qu'elles étaient assez contraires au sens même de l'Évangile. Mais à ce moment-là, j'avais mis entre parenthèses tout esprit critique par rapport au catholicisme. Je l'avais accepté globalement tel qu'on me le proposait. Par la suite, lorsque je suis allé à Rome poursuivre mes études, cet esprit critique est réapparu.

ERNEST MILCENT : Mais tu n'es jamais revenu sur ta conversion ?

BERNARD BESRET : Je ne pense pas. J'ai eu des moments où je me suis demandé ce que je faisais dans cette Eglise. Au lycée, j'avais fait « moderne », je n'avais jamais étudié le latin ; alors quelques années plus tard à Rome, il est arrivé que participant à un office liturgique où je chantais et

lisais solennellement des textes latins, je me sois demandé ce que j'étais en train de faire là. Mais ce genre de réaction n'a pas duré. Je n'ai jamais remis en cause ni mon désir de vivre selon l'esprit de Jésus, ni mon appartenance à l'Eglise. Evidemment, dans la vie de tous les jours, se posent tout le temps des problèmes de conversion. Mais même aux périodes les plus douloureuses, même aux moments où il m'était absolument impossible de prier pour des raisons métaphysiques, j'ai tenu le coup.

ERNEST MILCENT : Qu'est-ce que tu veux dire, lorsque tu dis qu'il t'était impossible de prier pour des raisons métaphysiques ?

BERNARD BESRET : Beaucoup de gens ont des blocages sur le plan religieux, mais ce sont rarement des blocages métaphysiques. C'est pourtant ce que j'ai vécu au début de mon séjour à Boquen. J'avais tellement la conviction de l'existence de Dieu, la conscience de son omniscience, de sa connaissance en particulier de tout ce que je pouvais dire ou faire — sans que cela limite ma liberté — que je ne voyais pas quel sens cela pouvait avoir de poser un geste adressé à Dieu. Ma réponse dans le dialogue que je peux avoir avec Dieu, c'est au niveau de tout ce que je dis, de tout ce que je fais, qu'elle se situe : tout cela est parole pour lui. C'est très différent d'un échange de paroles qui se répondent les unes aux autres comme nous le vivons entre nous en ce moment. Tant que je n'ai pas découvert que la nécessité de la prière était inscrite en moi, que c'était avant tout pour moi et à cause de moi — et non pas à cause de Dieu, comme on me le disait — que je devais lui donner une forme, je suis demeuré incapable de prier parce que je ressentais trop l'asymétrie des relations entre Dieu et les hommes. Pour moi la prière était purement et simplement un geste absurde.

Je partageais la vie d'une communauté où l'on passait des heures et des heures à prier alors que métaphysiquement, pour moi, la prière n'avait pas de sens. Je me suis mis alors à dévorer tous les livres de la bibliothèque de Boquen qui

concernaient la prière, le dialogue avec Dieu, l'élévation de l'âme vers Dieu, etc. Mais je n'étais jamais satisfait. Toutes les formulations me semblaient passer à côté du problème, de mon problème... à tel point qu'un jour le maître des novices, excédé, a fini par me dire : « Eh bien, votre livre sur la prière vous l'écrirez vous-même !... »

Pour être tout à fait franc, je dois dire que j'ai tout de même trouvé à ce moment-là quelques théologiens thomistes qui abordaient les problèmes tels que je les ressentais. Mais ce n'est que plus tard, à Rome, que j'ai enfin trouvé la réponse que je cherchais en suivant les cours du père Vagaggini. Il m'a fait découvrir l'univers du signe, le caractère efficace des signes. C'est Vagaggini qui m'a fait comprendre que je pouvais poser des signes parce qu'ils avaient une efficacité pour moi et non pas avant tout une signification pour Dieu. C'est l'efficacité qu'ils ont pour moi qui a une signification pour Dieu. Alors ça m'a libéré et depuis je n'ai plus souffert de la même façon de ce blocage métaphysique dans la prière. Je continue toujours par contre à éprouver les plus grandes difficultés pour admettre des formulations que je trouve trop pieusardes.

ERNEST MILCENT : Est-ce que ce blocage n'a pas été une conséquence de la démarche que tu as faite en venant en quelque sorte t'enterrer à Boquen ?...

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Dans l'interview que tu as accordée à *l'Express* en 1969, tu dis que dès l'âge de quatorze ans, tu éprouvais une « angoisse métaphysique ». Est-ce que tu n'es pas venu à Boquen pour fuir cette angoisse ?

ERNEST MILCENT : Et comme le Dieu de Boquen était très différent de celui de Huxley, il ne pouvait te satisfaire...

BERNARD BESRET : Non ! Je ne crois pas. Je ne suis pas venu fuir une angoisse mais plutôt la poursuivre... Je crois que pour bien comprendre le sens de ma démarche, il faut remonter un peu en arrière. Je suis né et j'ai vécu ma

première enfance dans un milieu qui n'apportait aucune réponse à l'interrogation sur Dieu et sur la mort. Enfant, la seule chose que ma mère m'ait transmise dans ce domaine, c'était la certitude, après les premières crises cardiaques qu'elle avait eues, qu'après la mort, il n'y avait rien. Elle avait plusieurs fois fait cette expérience d'un accident cardiaque au cours duquel elle perdait totalement connaissance. Et elle savait qu'un jour son cœur ne se rebrancherait pas, que ce serait la fin. Ce qui est d'ailleurs arrivé très vite. Sur le plan qui nous intéresse actuellement, c'est cela que j'ai reçu, tout enfant, de ma mère : cette expérience des voyages dans la mort, dont le dernier a effectivement été mortel.

Lorsque cela s'est produit, j'avais treize ans. Je ne sais pas si vous réalisez ce que cela représente de perdre sa mère à treize ans. Ce fut un choc violent. Je connaissais peu mon père : pendant mon enfance, il avait été prisonnier en Allemagne, puis rapatrié par la Russie, ce qui avait encore prolongé son absence. Je vivais donc très proche de ma mère. Aussi l'événement le plus important de mes premières années a-t-il certainement été sa mort. Tout à coup, j'ai ressenti une très grande solitude.

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Avais-tu des frères et sœurs ?

BERNARD BESRET : J'étais le troisième enfant de mes parents. J'ai deux sœurs plus âgées que moi de huit et de six ans. Après la mort de ma mère, j'ai surtout vécu avec l'une d'elles qui faisait des études à Saint-Brieuc et qui, ensuite, est devenue institutrice dans la même ville. Plus tard, quand j'étais déjà moine, mon père s'est remarié. Je m'entendais bien avec mes sœurs, et en particulier avec celle dont je restais géographiquement le plus proche : nous nous ressemblions beaucoup, nous avions des goûts communs, la musique par exemple. Mais elle ne pouvait remplacer ma mère...

Je me suis mis alors à me poser des questions sur la vie, la mort, l'univers, Dieu... Mais à treize ans, vivant

comme je vivais, je ne disposais pas d'éléments pour amorcer une réponse. Cela explique peut-être que j'ai éprouvé plus que d'autres une assez grande angoisse. Tous les adolescents, je crois, se posent ces questions fondamentales. Les adultes ont d'ailleurs du mal à s'imaginer avec quelle intensité.

ERNEST MILCENT : Ton père ne t'a pas aidé dans ce domaine ?

BERNARD BESRET : Comme je vous l'ai dit, il n'était pas là quand j'étais enfant. J'avais pour lui une très grande admiration, de type intellectuel. Ingénieur électricien, il m'avait initié très jeune aux mystères des mathématiques, de la physique. Il se disait agnostique.

ERNEST MILCENT : Il était anticlérical ?

BERNARD BESRET : Il présidait l'amicale laïque de Loudéac où nous habitions : il était donc un fervent partisan de l'école laïque, avec tout ce que cela peut représenter en Bretagne. Mais il ne se considérait pas comme anticlérical.

Une anecdote vous permettra de mieux le situer. Ma mère était institutrice dans une école primaire publique. Elle continuait d'aller irrégulièrement à la messe. Un dimanche, quelque temps après son mariage, dans le village de Saint-Hervé où mes parents venaient de s'installer, le curé l'a aperçue dans l'assemblée. Il s'est mis alors à faire tout un discours sur les instituteurs et les institutrices publics, ces suppôts de Satan !... Ma mère revint en pleurs à la maison. Mon père lui dit : « Moi, je ne vais pas à la messe et comme cela je n'entends pas toutes les conneries que raconte le curé. Fais comme moi : n'y retourne plus et tu économiseras tes larmes. » Elle a suivi le conseil : à partir de ce jour-là elle a cessé toute pratique religieuse.

Plus tard — j'avais deux ans —, mon père a ouvert un magasin de postes de radio à Loudéac. Commerçant, il n'avait pas intérêt à effaroucher sa clientèle. Il n'avait d'ailleurs pas à se forcer pour cela, ni lui, ni ma mère n'étaient

des opposants systématiques. Ils ont fait baptiser leurs trois enfants, les ont envoyés au catéchisme. Nous avons fait tous les trois notre première communion. Après ils nous ont laissés parfaitement libres. Au fond, ils étaient assez rousseauïstes. Moi, j'ai cessé de fréquenter l'église à douze ans.

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Mais quelques mois plus tard, tu as commencé à te poser les questions fondamentales dont tu parlais tout à l'heure ?

BERNARD BESRET : Oui. Et alors, j'ai douloureusement ressenti ma solitude. A beaucoup de mes camarades de lycée, qui vivaient dans un milieu catholique, on donnait des réponses. Ils pouvaient les accepter ou les refuser. Moi, je n'avais rien.

ERNEST MILCENT : N'y avait-il pas au lycée des professeurs à qui tu puisses te confier ?

BERNARD BESRET : Un professeur, une femme, a pressenti mon désarroi, et à un certain moment, elle a joué un rôle assez important dans mon évolution. Bien qu'elle ne soit pas spécialement chrétienne, elle m'a fait lire les paraboles évangéliques. Elle m'a aussi conseillé *les Nourritures terrestres* de Gide. Me voyant déprimé, elle m'a orienté sur des œuvres denses, pleines de vitalité. Et puis j'ai découvert Huxley tout à fait par hasard. J'étais abonné à la bibliothèque municipale et l'un des ouvrages d'Huxley était relié dans une couleur plus voyante que les autres...

ERNEST MILCENT : Et à partir de ce moment-là, tu l'as dévoré ?

BERNARD BESRET : C'est le mot. Huxley est devenu mon point de référence presque unique : si un livre de philosophie me tombait sous la main, je commençais par regarder dans la table des matières si Huxley était cité. Si j'allais en ville, j'entrais dans les librairies pour voir si elles avaient reçu

des ouvrages de lui que je n'avais pas encore lus. En classe de première, j'ai fondé un club pour mettre en pratique les idées qu'Huxley soutenaient dans *la Fin et les Moyens*.

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Aldous Huxley a catalysé tes angoisses métaphysiques ?

BERNARD BESRET : Non, il a plutôt catalysé ma recherche pour me libérer de mes angoisses. En m'introduisant aux textes des grands mystiques de l'Orient et de l'Occident, il m'a apporté des éléments de réponse. Et pour moi, à l'époque, c'était beaucoup. J'ai surtout lu et relu *la Fin et les Moyens* qui m'initiait à une certaine analyse politique et *la Philosophie éternelle* qui est un ouvrage plus métaphysique. *Le Meilleur des mondes* aussi, qui est un roman de contestation de la société moderne. Mais les « contre-propositions » de *la Fin et les Moyens* m'intéressaient encore davantage que la critique de la société. Pourtant, j'étais dès cette époque, en réaction contre ce qu'on a appelé depuis la société de consommation. Huxley dénonçait les conséquences du monde industriel, l'utilisation des mass media comme moyen d'asservissement, la pollution des mers par les déchets... En ce domaine, il a été une sorte de prophète.

ERNEST MILCENT : C'est Huxley qui t'a amené à Boquen ?

BERNARD BESRET : Enthousiasmé au sens presque étymologique du mot par les textes mystiques de l'Orient et de l'Occident qu'Huxley présentait en particulier dans *la Philosophie éternelle*, je m'étais mis à rêver d'une sorte d'ashram ou de monastère où il serait possible de vivre selon des choix et des critères autres que ceux que pouvaient m'offrir la vie de tous les jours, dans la société occidentale. Je rêvais d'une contre-société dans laquelle la recherche ascétique et mystique serait privilégiée. C'est à ce moment-là que j'ai entendu parler des monastères chrétiens qui existaient dans la région. Il y en avait deux : Timadeuc, tout près de Loudeac, et dont pourtant j'ignorais l'existence. Et Boquen.

Si j'étais allé voir Timadeuc, j'aurais sans doute mal réagi parce que ce monastère est aussi une exploitation agricole de taille industrielle. Mais je suis venu à Boquen. Là encore, cela s'est fait de manière assez fortuite. Au lycée, je partageais ma chambre avec un ami. Nous étions tous les deux surveillants. Lorsque nous nous retrouvions, nous discussions beaucoup. Michel était passionné par les livres d'apologétique. Moi, je défendais contre lui une religion beaucoup plus mystique et orientale à partir des livres d'Huxley. Un jour, il est allé faire une récollection à Boquen. A son retour, il m'en a fait une description tellement enthousiaste et, il faut bien le dire, tellement romantique que j'ai pris ma bicyclette et je suis allé voir.

ERNEST MILCENT : Et tu as été séduit ?

BERNARD BESRET : Immédiatement. La pauvreté presque franciscaine du père Alexis et de ceux qui vivaient avec lui, le fait qu'il n'y avait là rien de ce monde contemporain qui me paraissait suspect m'ont tout de suite accroché. J'ai senti que ce lieu était privilégié, qu'il s'y vivait quelque chose d'intense. Je l'ai ressenti dès que je suis arrivé dans le vallon. Comme un choc. Et ça continue, ça ne s'use pas, cela fait plus de vingt ans que ça dure : chaque fois que j'arrive dans le vallon, j'ai un choc que je ne ressens pas à dix ou vingt kilomètres de là.

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Pourrais-tu essayer d'expliquer cela un peu plus : tu penses et tu ressens presque physiquement que Boquen est un lieu privilégié ?

BERNARD BESRET : Oui. Et pas seulement pour l'Eglise, mais aussi pour l'humanité. L'expliquer ? Je ne sais pas très bien. D'un côté, je ne crois pas en des lieux saints, sacralisés. Mais de l'autre, je pense qu'il y a des lieux où les hommes s'accomplissent en quelque sorte mieux qu'ailleurs à cause de l'histoire, de la présence successive des générations, du site. J'éprouve cette sensation lorsque je monte sur les col-

lines et que je vois Boquen. Cela peut paraître étonnant mais en ce lieu tellement isolé on trouve des traces de civilisation mégalithique. A côté de l'abbaye, il y a un dolmen affaissé. Il y a eu aussi une villa romaine. Puis des moines... Et l'aventure de dom Alexis. Ce lieu a toujours été un lieu où se vivait quelque chose d'intense. C'est comme si se capitalisait une certaine richesse à l'endroit où se sont vécues des choses d'une certaine qualité.

Je l'ai ressenti dès le premier jour, en arrivant à bicyclette lorsque au tournant de la route, j'ai découvert l'abbatiale qui n'avait encore ni toiture ni clocher, mais dressait seulement dans le ciel ses pignons en ruine...

ERNEST MILCENT : Et tu as aussitôt eu envie de vivre là ?

BERNARD BESRET : Oui, le jour même. Et dans le mois qui a suivi, j'ai décidé que je me joindrais à la petite communauté qu'avait regroupée le père Alexis. J'allais avoir dix-sept ans.

ERNEST MILCENT : Comment le père Alexis a-t-il accueilli ta demande ?

BERNARD BESRET : Il l'a refusée mais je crois que dès lors il était assez séduit par l'idée de m'accueillir. Seulement j'affirmais vouloir devenir moine alors que je n'avais pas mis les pieds dans une église depuis au moins cinq ans !... Et puis mon père se déclara tout de suite opposé à ce projet qui lui semblait une lubie d'adolescent. Dom Alexis voulut donc me mettre à l'épreuve. Sur ces entrefaites, j'ai obtenu une bourse d'études d'un an pour les Etats-Unis. Cela arrangeait tout le monde. Et je suis parti en Amérique.

ERNEST MILCENT : Est-ce que certains aspects de la vie à Boquen ne rebutaient pas un garçon de dix-sept ans qui avait pratiquement toujours vécu en dehors des milieux religieux ? Par exemple le temps que les moines consacraient à la prière, ou l'obligation de s'engager au célibat ?

BERNARD BESRET : Tout cela m'apparaissait comme de peu d'importance par rapport au fait qu'à Boquen, je serais entièrement disponible pour réfléchir, lire, écrire, méditer. Je ne crois d'ailleurs pas que j'étais tellement différent des garçons de mon âge. Un garçon de dix-huit ans possède de considérables capacités de générosité : il est prêt à tout sacrifier pour réaliser un grand projet. Le danger se situe au niveau des adultes qui profitent de l'élan des jeunes et les entraînent à s'engager pour la vie. C'est pour cela que je suis personnellement favorable à l'existence de groupes communautaires où l'on puisse vivre une période de vie sans prendre d'engagement à perpétuité. Attention ! Je ne regrette pas ce que j'ai vécu à ce moment-là. Au contraire. Mais je reproche au système d'avoir utilisé mon enthousiasme pour me faire prononcer assez rapidement des vœux qui me liaient pour l'avenir. C'est d'ailleurs pourquoi je ne me sens pas tellement lié.

ERNEST MILCENT : Tu as le sentiment que dom Alexis a exploité ta générosité ?

BERNARD BESRET : Pas lui spécialement. Compte tenu du système, il aurait été un mauvais supérieur s'il avait agi autrement.

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Tu faisais allusion tout à l'heure aux discussions passionnantes que tu avais au lycée avec un des surveillants. La perspective de quitter tes amis, de rompre avec eux en entrant à Boquen ne te décourageait-elle pas ?

BERNARD BESRET : La coupure n'a pas été totale. Jeune moine, j'ai continué à entretenir une correspondance intense avec mes sœurs, avec quelques amis, avec des gens que j'avais rencontrés aux Etats-Unis. Le père Alexis avait senti que c'était pour moi un besoin vital. Jamais il ne m'a refusé d'écrire ou de recevoir des lettres. Sauf, bien sûr, pendant

l'Avent et le Carême, puisque c'était la règle. Mais à Noël et à Pâques, il me remettait toutes les lettres reçues pendant ces périodes de grande pénitence. Le fait de pouvoir exprimer à d'autres le fruit de ma réflexion, et de recevoir leurs réactions m'a certainement beaucoup aidé à vivre. Sans cela, aurais-je tenu le coup ? J'ai la conviction que l'homme est avant tout un être relationnel. La qualité de ce qu'il vit dépend pour beaucoup du nombre et de la qualité de ses relations.

MARIE-THÉRÈSE MALTÈSE : Je voudrais revenir sur ton séjour aux Etats-Unis. Ton père t'avait encouragé à partir en Amérique parce qu'il pensait qu'une année de l'autre côté de l'Atlantique t'ouvrirait de nouveaux horizons. Il espérait que cela suffirait à te faire oublier Boquen. Mais tu n'as pas changé d'idée et au bout d'un an, tu voulais toujours te faire moine ?

BERNARD BESRET : Oui. Cela ne m'a pas empêché de profiter au maximum de ce séjour ; pendant douze mois, j'ai vécu intensément. J'ai préparé et obtenu un examen correspondant au baccalauréat. J'ai rencontré beaucoup de monde. J'ai travaillé beaucoup le violon, parfois sept à huit heures par jour et j'ai pu jouer dans de grands orchestres. Pour moi c'était extraordinaire parce que au lycée de Saint-Brieuc, nous n'avions le droit de prendre des leçons de violon que pendant les récréations et il n'y avait même pas de salle de musique. J'ai fait des progrès considérables. Mais en entrant à Boquen, j'ai dû aussi abandonner le violon...

Au bout d'un an, j'étais toujours aussi décidé à devenir moine de Boquen. J'avais basculé une fois pour toutes. Rien ne m'intéressait vraiment, sauf la perspective de vivre une aventure spirituelle. Tout ce qui paraissait aux autres des renoncements insupportables me semblait des obstacles sans importance. Par la suite, il arrivait parfois que des amis me disent qu'ils admiraient beaucoup les sacrifices que j'avais faits en renonçant au monde, aux différentes carrières qui m'étaient accessibles, etc. Je trouvais de tels propos